Document generated on 08/14/2025 5:09 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Géométrie de la terreur
Essai sur les rapports entre violence et religion

Ugo Gilbert Trembay

Number 61, Summer 2015

Islam, islamisme, islamophobie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78835ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gilbert Trembay, U. (2015). Géométrie de la terreur : essai sur les rapports entre violence et religion. *L'Inconvénient*, (61), 20–27.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GÉOMÉTRIE DE LA TERREUR

Essai sur les rapports entre violence et religion

Ugo Gilbert Tremblay

J'ai pris grand soin de ne pas tourner en dérision
les actions humaines, de ne pas les déplorer
ni les maudire, mais de les comprendre.
B. Spinoza

Voilà l'homme tout entier, s'en prenant
à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable.
S. Beckett

I. Rire du Diable ?

Parmi la foule d'interprétations qui ont circulé à propos de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, il n'y en a guère qu'une seule qui ait su retenir mon attention sans me faire bâiller : celle, délicieusement théologique, assénée sans pudeur ni langue de bois, par le maire de Saguenay. L'interprétation de Jean Tremblay avait en effet le mérite de dire dans une langue claire et assumée ce que les autres dissimulaient sous les couverts d'une terminologie hypocritement séculière et faussement rationnelle. Rappelons la délectable formule du maire, écrite sur son compte Twitter une journée seulement après les faits : « On oublie le véritable auteur de cet attentat : le Diable. »

On s'est évidemment beaucoup gaussé d'une telle parole, les uns y voyant la marque déshonorante d'un illuminé tout droit sorti du Moyen-Âge, les autres y discernant avec stupeur le dernier épisode psychotique d'un *crackpot* égaré au sommet d'une hiérarchie municipale. S'il va de soi que le pauvre maire s'est exprimé dans un vocabulaire vieillot qui avait tout pour le rendre inaudible, je doute fort en revanche qu'on ait eu raison de conclure que sa position était si éloignée de celle de ses détracteurs. Entre Jean Tremblay et la vaste majorité des « Je suis Charlie », il n'y avait qu'une différence de façade, une infime controverse de vocabulaire, le premier ayant tout au plus commis la maladresse de transposer dans une langue archaïque ce que les seconds disaient dans une langue plus feutrée, c'est-à-dire *en apparence* plus moderne et affranchie de la superstition. Cela est bien connu, on voit toujours mieux la paille dans l'œil de l'autre que la poutre qui obstrue notre propre regard. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde a préféré voir dans la formule du maire l'expression ridicule d'une obsession personnelle, l'élucubration d'un dévot délirant, plutôt que d'y apercevoir avec humilité le miroir dérangeant qu'elle leur tendait.

Que révélait donc ce miroir, si l'on veut bien prendre la peine d'y jeter un coup d'œil ? Il révélait l'essence théologique inavouable de l'opinion majoritaire, en exhibant par une sorte de loupe grossissante l'impossibilité de recourir aux notions

substantielles du Bien et du Mal sans poser au préalable quelque chose d'équivalent aux hypostases rivales de Dieu et du Diable. Ce miroir nous renvoyait en pleine figure, si j'ose dire, le vieux problème philosophique du fondement de la morale dans un monde dépourvu d'ancrage ultime. N'est-il pas intéressant de constater que ceux qui se moquaient du maire Tremblay n'étaient pas prêts pour autant à renoncer au luxe d'une morale sûre d'elle-même ? Qui, parmi eux, aurait hésité à présenter les terroristes comme autant de figures abhorrées d'un Mal radical ? Et d'ailleurs, à bien y songer, que représentait au fond ce « Je suis Charlie » clamé partout, sinon une trouvaille euphémisante digne du génie publicitaire qui autorisait tout un chacun à déclarer à la face du monde et sans modestie aucune : « Je suis le Bien » ou, à tout le moins, « Je suis du côté du Bien » ? Tous conviendront que le Bien dont chacun se sentait le dépositaire après les attentats ne se limitait pas à un bien relatif, partiel ou incertain de lui-même (tel que le refus du Diable l'eût pourtant impliqué), mais représentait au contraire un Bien solide, placé sous le signe d'une plénitude sans faille, assuré de ses contours comme de ses fondations.

N'est-il pas ironique que ceux qui se riaient du Diable évoqué par le maire Tremblay aient à ce point ignoré ce que leur propre rire avait de démoniaque ? Ce rire consacrait tacitement, en effet, la perte des étalons transcendants, des assises extramondaines, des critères suprêmes, ceux-là mêmes sur lesquels s'appuyait le monde d'hier pour arracher nos jugements moraux au règne indifférencié du caprice et de l'idiosyncrasie. Sans doute les railleurs du maire croyaient-ils, du haut de leur modernité insolente, faire œuvre de lucidité, mais ils ne faisaient alors que redoubler la candeur de ce dernier par l'insignifiance de leurs propres fictions ombrageuses. Tandis que le maire avait eu l'honnêteté de remonter jusqu'au solage des catégories morales sans lesquelles il n'aurait pu diviser le monde en deux, c'est-à-dire se réclamer du Bien véritable tout en localisant avec certitude la source du Mal, voilà que les autres, ces pauvres laïcs livrés au monde profane, s'aventuraient malgré tout à évoquer la présence d'un Mal absolu et à se prendre sans sourciller pour les soldats invétérés du camp du Bien, tous unis contre les monstres inhumains et les barbares sans âme, sans s'apercevoir qu'ils faisaient ainsi revivre les vieux fantômes d'un système moral que leur mécréance hilare aurait dû, en bonne logique, emporter avec elle.

Qu'on me comprenne bien, je ne soutiens pas ici qu'il faille renoncer à juger, au nom de nos valeurs blessées, tels ou tels actes odieux ou inacceptables. Cela, nous le faisons chaque jour, et les hommes continueront de le faire au moins jusqu'à ce que le soleil s'éteigne faute de combustible. Mon propos consiste simplement à rappeler ce principe philosophique élémentaire : si on croit à la validité *supra-individuelle* de nos indignations, alors on est tenu d'aller jusqu'au bout de cette croyance et d'accorder foi à une forme quelconque du sacré, c'est-à-dire à une forme ou une autre d'absolu infrangible. Pour le dire autrement, il est absurde de croire que nos dégoûts et nos inimitiés ont vocation à s'appliquer à la terre entière si nous ne posons pas en même temps l'existence d'un principe objectif et universel qui, où qu'il soit situé (dans le ciel, la raison, la nature, le prolétariat…), serait à même d'arracher nos condamnations morales au sol friable et ô combien volatil de la sensibilité humaine, entité à géométrie variable s'il en est une.

Mais alors – et c'est sans doute là que réside le piège que tendait le maire Tremblay à ses adversaires – comment *savoir* au juste, faute d'un point d'appui intemporel, si l'idée que nous nous faisons du Bien n'est pas une simple excroissance de nos partis pris, comment savoir – à moins justement d'avoir déjà rencontré Satan en personne – qu'elle ne découle pas de nos appartenances ethnoculturelles, de nos localisations géographiques, de nos craintes, de nos intérêts, de nos complexions psychologiques particulières ou, plus trivialement encore, d'un pur et simple instinct de conservation cellulaire, aussi myope que machinal ? Il suffit de penser à l'imperturbable apathie que nous affichons face à la mort d'innocentes victimes tombées sous les frappes de drones téléguidés au Moyen-Orient pour saisir à quel point ce qui s'identifie au Mal pour des millions de personnes demeure pour nous sinon autant d'éclaboussures fâcheuses utiles à l'avancement du Bien, du moins l'équivalent sur le plan de déplaisir de ce que provoque le sifflement d'une mouche lorsqu'on s'efforce tranquillement de lire, disons, les *Essais* de Montaigne. D'où l'on voit que, contrairement à ce que pensaient les innombrables « Je suis Charlie » québécois qui s'amusaient à brocarder la position du maire Tremblay, il est loin d'être si aisé d'assumer pleinement ce que signifie le fait de vivre dans un monde sans Diable, monde vertigineux de la réversibilité morale généralisée, où le mal des uns représente toujours quelque part le bien ou le moindre mal des autres.

Le lecteur n'aurait pas tort, à ce stade, de me reprocher d'avoir tourné autour de mon sujet principal, celui du terrorisme, ou plus précisément celui des rapports entre violence et religion. Mais si je me suis permis cette digression c'est surtout parce que – outre le fait que la formule du maire était trop savoureuse pour ne pas être commentée –, je souhaitais faire ressortir les impasses inhérentes à toute grille d'interprétation morale des phénomènes, fussent-ils les plus abominables. Certes, adopter une telle grille ne porterait pas à conséquence si le but visé consistait simplement à courir rejoindre nos amis manifestants avec des chandelles afin de réciter quelques slogans démocratiques incantatoires, mais il en va tout autrement si le but visé est – comme dans le présent essai – non de juger, mais de *comprendre* la mécanique anthropologique concrète du terrorisme (rien de moins). Voilà pourquoi il m'est apparu nécessaire d'adopter ici ce que j'appellerais « le point de vue des étoiles », à savoir un point de vue totalement décentré qui ne préjuge en rien d'un départage possible entre ce que les humains appellent, avec leurs mots malhabiles, avec leurs lettres majuscules bouffonnes, le Bien et le Mal. Le point de vue des étoiles est comparable à ce que Nietzsche appelait joliment « l'innocence du devenir », point de vue à partir duquel les lignes foncées qui cadastrent la réalité entre les bourreaux et les victimes, le blâmable et le méritoire, le méchant et le juste, s'effacent soudainement pour laisser place à la tragédie silencieuse et indifférente du réel, là

où le terrorisme doit être appréhendé non comme la marque d'une bestialité inhumaine, mais comme un fait *humain* parmi d'autres, tout aussi dérisoire d'ailleurs, à l'échelle de l'univers, qu'une brûlure d'estomac ou qu'un feu de forêt en Amazonie.

II. Incriminer le Coran ?

Je me dis parfois que le problème principal que pose la violence terroriste ne tient pas tant au fait qu'elle met un terme à l'existence d'hommes qui ne demandaient qu'à vivre, mais bien au fait qu'elle paralyse l'intelligence de ceux qui leur survivent. Quiconque s'observe honnêtement à la suite d'un attentat verra que, l'espace d'au moins quelques minutes, sinon de quelques heures – l'ennui étant évidemment que chez plusieurs cet état perdure bien au-delà –, nos capacités de réflexion s'émoussent, les nuances qui nous venaient jadis si naturellement se mettent à traîner de la patte, notre esprit se fait plus avare de distinctions subtiles, et voilà même, à notre grand déshonneur, que notre espace mental tout entier semble se contracter sous la pression des préjugés les plus gênants, jusqu'à flirter avec l'idée que nous serions désormais conscrits dans une vaste guerre des civilisations, entre ces abstractions imaginaires que sont l'Islam et l'Occident. Si d'aventure nous ouvrons la bouche en de tels moments, ce sera nécessairement pour prononcer quelques inepties frelatées, comme si nous étions mus par le pilote automatique de l'insignifiance. Pour ma part, je ne trouve d'autre explication à ce phénomène que la suivante : lorsqu'elle est frappée par la terreur, l'intelligence humaine fonctionne à peu près comme un automobiliste confronté en pleine tempête à une pente glacée. De même que l'automobiliste n'a d'autre choix que de passer, comme on dit, en mode « quatre pattes », le cerveau humain semble programmé pour passer en mode « reptilien ». Tout se passe comme si l'excès de violence que comporte l'attentat exigeait, pour être digéré, que notre esprit se recroqueville temporairement vers des formes antérieures de son développement, à la recherche d'une oasis psychique où seule régnerait la chaleur analgésique des analyses binaires et des simplifications outrancières.

Bien qu'un tel repli de l'intellect s'avère chez la plupart de courte durée – l'irréductible complexité du réel reconquérant peu à peu ses droits –, j'ai remarqué que ce phénomène n'était pas sans laisser certaines séquelles, comme si le passage au mode reptilien en venait, à force de se répéter, à modeler irréversiblement l'esprit humain dans les moules de schèmes cognitifs rigides et enclins à une désespérante inertie. En témoigne cette idée répandue qu'il existerait un lien causal, à la fois organique et structurel, entre l'islam et la violence, idée que de nombreux esprits pourtant dits cultivés ne regimbent pas à colporter sans la moindre réserve. Bien sûr, rétorquera-t-on, à l'intérieur du Coran, « on trouve quand même des versets qui ont des résonances franchement belliqueuses », « on trouve quand même certains passages qui trahissent un impérieux désir d'en découdre avec l'ennemi », « on trouve quand même un sens particulier de l'honneur et de l'épée », « on trouve quand même… », et *tutti quanti*. Je veux bien reconnaître que, par les temps qui courent, ce sont surtout des musulmans, et non des bouddhistes, qui mitraillent leurs congénères humains en pleine rue, et le fait qu'ils crient « *Allahou Akbar* » à tue-tête ne contribue certes en rien à dissiper la confusion. Or, comme je le soutiendrai plus loin, on ne comprendra jamais rien au terrorisme islamiste tant et aussi longtemps que l'on continuera de voir la violence qu'il génère comme un rejeton de la religion plutôt que comme l'aboutissement de dynamiques anthropologiques profondes dont la religion ne constitue au fond qu'un vernis langagier, qu'une enveloppe symbolique accessoire.

À propos du préjugé textocentriste voulant que le passage à l'acte des terroristes musulmans soit surdéterminé par le texte coranique, texte dont les djihadistes violents contribueraient en quelque sorte à nous révéler le programme authentique, il me semble qu'il comporte au moins trois angles morts qui suffisent à jeter sur lui le discrédit le plus entier.

Le premier est qu'il faut avoir une conception passablement intellectualiste et ingénue de l'être humain pour penser que ce dernier a besoin de se plonger dans les dédales d'un texte révélé pour justifier le meurtre de ceux qui passent à ses yeux pour des rivaux à éliminer. Depuis quand l'homme doit-il recourir à autre chose qu'à des prétextes frivoles, si ce n'est à deux ou trois aménagements mentaux bâclés, pour donner libre cours à ses pulsions assassines ? On ne saurait assimiler avec sérieux les terroristes islamistes – peu connus d'ailleurs pour être férus d'herméneutique et de philologie – à des exégètes scrupuleux qui agiraient par simple souci de cohérence envers le texte, désireux d'accorder leurs gestes avec les injonctions de leur livre de chevet, comme si le passage à l'acte relevait d'une logique d'engendrement univoque qui irait directement du texte coranique à l'action terroriste. J'ajouterais que, même s'il était possible d'établir la justesse d'une telle lecture, en montrant que le Coran est un véritable manuel de terreur, une sorte de « guide Routard » de la destruction, encore faudrait-il expliquer pourquoi seule une minorité microscopique de musulmans se conforment avec zèle à ses commandements les plus agressifs. Si on distribuait une recette de gâteau à 1,2 milliard de personnes et que seuls quelques milliers d'entre elles en tiraient du pain, il serait pour le moins spécieux de déclarer rétrospectivement que la recette de gâteau constituait au fond, et à bien y réfléchir, une recette de pain. Or, ce sont pourtant de telles énormités que l'on entend proférer chaque jour au sujet des liens présumés entre l'islam et le terrorisme.

Le deuxième point aveugle n'est pas très éloigné du premier ; il renvoie à l'idée qu'à partir d'une même recette de gâteau dont la rédaction s'est étendue sur plusieurs années et sur des centaines de pages, il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'on récolte tantôt de pacifiques pets-de-sœurs, tantôt des mille-feuilles légèrement plus guerriers. Cette métaphore culinaire n'est peut-être pas des plus glorieuses, mais elle illustre le principe suivant lequel tout texte, quel qu'il soit, trouve à s'éclairer de diverses manières, en fonction du contexte historique de sa réception, et que la diversité des interprétations possibles varie selon que la langue qui l'a formulé a emprunté des chemins plus ou moins sibyllins. Or, sur le large éventail qui va des théorèmes mathématiques jusqu'aux textes

religieux, il n'y a guère de doute que ces derniers méritent la palme d'or du flottement sémantique. Qu'ici ou là quelques excités se réclament d'un texte pour décapiter leurs semblables nous révèle donc moins la vérité essentielle de celui-ci que le fait que tout texte révélé se présente d'abord comme une auberge espagnole, à la merci aussi bien d'un œcuménisme monotone que d'une fantaisie funeste. Voilà pourquoi il n'est pas plus sensé, à mes yeux, de prétendre que le Coran est par essence incompatible avec la démocratie que d'affirmer que sa vérité intime est aussi inoffensive qu'une fleur bleue. Ce serait oublier l'alchimie native du langage, qui fait que l'esprit humain, particulièrement devant un texte non démonstratif, peut en faire pencher le sens du côté d'un vil métal ou d'un or précieux. Je ne crois guère me tromper en disant qu'en matière d'exégèse religieuse, une interprétation donnée en révèle plus sur celui qui l'énonce, sur l'étendue de son imagination, sur la bassesse ou la sublimité de ses affections, que sur l'objet qu'il interprète à proprement parler.

Le troisième angle mort sur lequel j'aimerais à présent m'arrêter me permettra ensuite d'élargir mon propos, en le faisant porter non plus sur les rapports entre islam et violence, mais bien sur les rapports qu'entretiennent la religion en général, comprise dans son acception anthropologique la plus large, et les différentes exactions que l'on perpètre chaque jour en son nom. Le talon d'Achille de la lecture textocentriste que plusieurs intellectuels – peut-être cette lecture n'est-elle que la projection de leur obnubilation déviante pour les textes ? – ne résistent pas à appliquer aux comportements violents de certains musulmans, outre qu'elle postule une vérité substantielle du texte coranique qui n'existe pas, me semble résider dans sa profonde myopie historique. L'illusion texto-centriste doit être comprise ainsi comme la conséquence d'un présentisme forcené où l'absence de perspective longue (au-delà de quelques années) n'a d'égale que la soumission aux flux circulaires et sisyphiens de l'actualité. Si le textocentrisme est aussi aveugle aux contextes variables dans lesquels a pu être accueilli un texte comme le Coran, c'est tout simplement parce qu'il ne dispose pas du moindre recul. En même temps qu'il surestime la valeur explicative d'un texte daté du 7e siècle dans la genèse de violences commises en son nom, il se trouve parallèlement hypnotisé par la médiatisation tentaculaire et envahissante de ces mêmes violences, comme s'il n'y avait littéralement plus d'espace pour que se glisse entre les deux, entre le texte et la violence, la salutaire médiation du temps et du devenir.

Or que pourrait nous apprendre une telle médiation ? Je retiendrai ici, pour les besoins de mon propos, deux éléments. D'une part, et sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans les détails, on apprendrait que le terrorisme islamiste est un phénomène récent, qui plonge ses racines les plus profondes dans le 19e siècle ; et que c'est surtout dans les nombreuses reconfigurations géopolitiques des cent dernières années qu'il a trouvé des viviers affectifs durables de rancœur et d'animosité, lesquels paraissent d'ailleurs loin, très loin d'être en passe de s'assécher lorsqu'on regarde le cours actuel du monde. Je me borne ici à signaler que la prise en compte de cette réalité suffirait non seulement à historiciser les éruptions violentes du terrorisme et du même coup à reléguer le texte coranique à un statut de faire-valoir périphérique, d'instance de légitimation secondaire, mais aussi et surtout à relocaliser l'origine du mal du côté du vécu concret, des perceptions plus ou moins fantasmées, des bouillonnements passionnels plus ou moins entretenus, qui agitent le monde intérieur des terroristes eux-mêmes. Quant au second élément qui atteste que le texto-centrisme est le symptôme d'une accablante cécité historique, il consiste à constater sinon qu'*aucun* texte sacré, même chrétien, n'a fait obstacle aux enthousiasmes sanglants, du moins – et c'est l'hypothèse que je retiendrai – que la violence n'est pas tant l'apanage de l'islam ou de quelque autre religion que le fruit de logiques humaines souterraines qui se déplacent et courent à travers l'histoire, les peuples et les hommes en fonction de facteurs essentiellement extrareligieux. Ces facteurs, je les nommerai pour ma part, facétieusement, *psychocosmiques*.

N'est-il pas ironique que ceux qui se riaient du Diable évoqué par le maire Tremblay aient à ce point ignoré ce que leur propre rire avait de démoniaque ?

III. Blâmer la foi ?

Ces dernières remarques nous invitent à déplacer le foyer du problème, en cherchant non pas à déconstruire la conjonction fumeuse qui unirait le Coran et le terrorisme dans une sorte de danse macabre, mais, plus largement, le lien que d'aucuns pourraient tracer entre violence et religion, cette dernière devant cette fois être entendue indépendamment de ses ancrages textuels et de la pluralité de ses chapelles contingentes. Une certaine vulgate héritée des Lumières – représentée la plupart du temps par des athées militants dont la ferveur à nier Dieu trahit elle-même une certitude suspecte – défend en effet l'idée selon laquelle l'humanité, une fois libérée des obscurantismes religieux de toute obédience, verrait enfin son sort pacifié ; elle entrerait alors dans une ère définitive de

tolérance fraternelle et de réciprocité bienheureuse, comme si la religion, par l'étroitesse d'esprit qu'elle fomente, était vouée à activer les ressorts de la haine et de l'affrontement. L'idée, en d'autres termes, est ici que la religion serait la cause première du désordre et des désaccords qui déchirent les hommes en inoculant dans le monde des millions de désirs d'anéantissement mutuel.

Outre l'aspect fort ingénu de ce fantasme de paix perpétuelle, laquelle paraît aussi peu à la portée des hommes qu'elle ne l'est sans doute des mantes religieuses, une telle façon de voir repose à mon avis sur une méprise quant à la signification essentielle du phénomène religieux. L'erreur consiste à considérer ce dernier à l'échelle de ses *effets collectifs*, qui, dans les religions massifiées, prennent évidemment la forme de logiques identitaires, c'est-à-dire de blocs d'appartenance exclusivistes, auxquels s'agglutinent immanquablement les gangrènes combinées de la politisation et du pouvoir, au lieu de considérer le phénomène religieux à son niveau de déploiement primordial, à savoir à l'échelle psychologique de la foi et du besoin anthropologique auquel cette dernière a eu historiquement pour *fonction* de répondre. Or pour ne pas se tromper sur la nature du religieux et contester du même coup le préjugé voulant qu'elle ait partie liée avec la violence mondaine – dont le terrorisme incarne sans contredit la forme quintessentielle –, deux questions me paraissent devoir être posées. D'abord, quel est ce besoin fondamental auquel la foi religieuse a pour fonction de répondre ? Et, deuxièmement, quels sont les effets concrets de cette réponse quant à la question du recours à la violence : l'en détourne-t-elle ou, au contraire, est-elle encline à susciter chez l'homme une irrépressible envie de massacres à la kalachnikov ?

Afin de répondre à la première question, il est instructif de remonter jusqu'à la Grèce antique, c'est-à-dire avant la naissance des religions monothéistes, de façon à mieux percevoir le besoin viscéral auquel les religions, dans le sillage des mythologies, viendront à leur tour proposer des réponses imparfaites. L'intuition fondamentale de la cosmogonie grecque, dont on retrouve la trame aussi bien chez Hésiode que dans les épopées d'Homère, est qu'il existe une antériorité originaire du *khaos* sur le *kosmos*, et que la condition d'installation du second est liée au refoulement et à la domestication du premier. Inutile d'entrer ici dans les détails du long périple que raconte Hésiode dans sa *Théogonie*, datée du 7e siècle avant J.-C., et qui constitue, rappelons-le, le premier récit des origines à être parvenu jusqu'à nous. Ce qu'il importe surtout de retenir, c'est qu'avant que le monde ne devienne monde, c'est-à-dire *ordre*, Hésiode explique que tout n'était qu'indistincte confusion, bigarrure sans repères, brouillard informe, et que le cosmos en tant que tel n'a fini par s'imposer qu'à la suite d'une pénible guerre des dieux, au terme de laquelle Zeus a su non seulement neutraliser les forces discordantes (les Titans, parmi lesquels figurait au premier chef Cronos), mais aussi imposer une harmonie durable. Ce qui frappe le plus dans ce mythe primitif de la naissance du monde, c'est ce qu'il révèle à propos de certaines des obsessions pérennes de la conscience humaine, laquelle s'est trouvée, dès l'origine, accablée par une hantise profonde du désordre et par un souci proportionnel de voir s'installer ici-bas quelque chose comme un tout ordonné. Obnubilé par une perception première et insoutenable du chaos, l'homme serait ainsi ce petit tas de cellules anxieux, dont l'histoire entière se résume à une succession de tentatives plus ou moins fructueuses visant à convertir son impression de désordre en des simulacres d'ordre sensé.

Tout se passe comme si l'excès de violence que comporte l'attentat exigeait, pour être digéré, que notre esprit se recroqueville temporairement vers des formes antérieures de son développement, à la recherche d'une oasis psychique où seule régnerait la chaleur analgésique des analyses binaires et des simplifications outrancières.

À la question de savoir à quel besoin fondamental la foi religieuse a pour fonction de répondre, le lecteur ne s'étonnera guère de me voir répondre : à un frénétique besoin d'ordre. C'est ce que j'appellerais « le besoin psychocosmique de l'être humain », à savoir la compulsion psychologique qui le pousse à vouloir *mettre le monde en ordre*, fût-ce d'une manière purement formelle, c'est-à-dire en élaborant des dispositifs symboliques complexes qui, sans changer quoi que ce soit au réel perçu comme décousu, injuste et chaotique, ont néanmoins pour effet de nous réconcilier magiquement avec lui en le doublant d'une seconde réalité, jugée plus réelle que la première. C'est là ce qu'on pourrait aussi appeler « la fonction *cosmétique* des religions », dans la mesure où le maquillage a précisément pour but d'introduire un peu d'ordre dans un visage où celui-ci fait défaut. Les religions usent, quant à elles, non pas de crayons ou de rouge à lèvres, mais de *langage*, afin d'injecter dans le désordre insignifiant du réel les lignes symétriques d'un cosmos structuré, où l'homme s'accorde en outre le narcissique et grandiose privilège d'en incarner le centre et l'apogée.

Grâce aux seuls pouvoirs de symbolisation du langage, toute religion réalise ce tour de force ingénieux qui consiste à transformer tout ce qui pourrait faire croire en l'hégémonie d'un désordre ici-bas en autant d'occasions de fortifier l'espérance béate que nous plaçons dans l'avènement d'un ordre à jamais différé (parce que, comme le disait Jésus, « mon Royaume n'est pas de ce monde », ce qui revient à dire, cette fois avec Rimbaud, que « la vraie vie est ailleurs »). Ainsi, pour ne donner que quelques exemples parmi les plus lénifiants, l'agonie absurde de nos proches à la suite d'une longue et sordide maladie se transmue en garantie joyeuse de retrouvailles dans l'au-delà, notre propre destin de hors-d'œuvre pour asticots en aller simple bien mérité pour la félicité éternelle, la souffrance injustifiée des enfants en juste tribut payé pour la dette que l'homme contracta jadis en choisissant la voie du péché, l'esseulement cosmologique de l'humanité en foyer où, particulièrement dans la prière, crépitent les étincelles chaleureuses de la présence de Dieu, la misère éprouvée par les justes en attente d'un salut encore mieux assuré et, finalement, l'impunité des méchants et des impies en promesse de rétributions *post-mortem* aussi draconiennes que sans pitié. Voilà donc que, par le simple *lifting* des mots, tout semble tenir en place, à l'abri des aspérités qui eussent pu nourrir chez l'homme son inconsolable frayeur d'exister.

Ayant identifié le dispositif religieux visant à répondre au besoin psychocosmique de l'homme, nous pouvons maintenant nous demander en quoi cette réponse serait liée au recours à la terreur comme arme de revendication politique. Est-il sensé de parler de « violence religieuse » ou s'agit-il d'une contradiction dans les termes ? Je vois mal, pour ma part, comment l'on pourrait soutenir qu'un dispositif ayant pour fonction de fabriquer un ordre fantasmé pourrait mener à quoi que ce soit qui s'approche d'un attentat à main armée ; comment, en d'autres termes, un dispositif qui concerne avant tout les nuages pourrait justifier ici-bas la réduction de la vie des hommes en poussière. À cet égard, je me rallie volontiers aux intuitions pénétrantes de ceux que Paul Ricœur appelait les « maîtres du soupçon ». Que ce soit en effet Nietzsche, pour qui le phénomène religieux était un « art anesthésiant » visant à dispenser les hommes de lutter *hic et nunc* à la suppression de leurs maux ; Freud, qui faisait de la religion un « narcotique » visant à nous rasséréner de nos angoisses infantiles ; ou encore Marx, qui y voyait « l'*opium* du peuple », c'est-à-dire le remède nécessaire pour l'empêcher de suffoquer dans « un monde sans cœur », la religion, dans tous ces cas, est conçue comme le chemin le plus court menant à la résignation, à la passivité semi-comateuse, mais d'aucune façon à l'hyperactivité zélée qu'exige la moindre velléité de destruction. À moins que…

À moins que chez les terroristes dits islamistes la religion ait tout simplement échoué à remplir sa mission cosmétique et que son maquillage, tragiquement et brusquement, ne se soit mis à couler ? Admettre cela reviendrait à concéder que nos intuitions les plus communes à propos de ce terrorisme prétendument religieux sont non seulement superficielles, mais fausses. Car si mon hypothèse sur la fonction que remplit le religieux s'avère un tant soit peu crédible, alors il s'ensuit que le terrorisme perpétré au nom de l'islam devrait être compris moins comme l'expression d'un *excès* du religieux que comme le symptôme d'une *faillite* et la preuve d'une *insuffisance* de celui-ci.

IV. La remontée du chaos

Pour bien comprendre la distinction que je trace entre religion et violence terroriste, il me paraît éclairant de considérer la troisième maxime que propose Descartes dans sa célèbre morale provisoire. Cette maxime affirme qu'il est souvent préférable pour l'homme d'adapter ses désirs à l'ordre du monde plutôt que d'adapter l'ordre du monde à ses désirs. Appliqué à mon propos, un tel principe permet de dégager un vaste continuum de positions dont les deux extrémités seraient incarnées par les pôles opposés de la « religion » et du « terrorisme ». Tandis que l'opération religieuse intervient *au-dedans* de l'homme afin de rediriger ses désirs frustrés hors du monde, sur un ordre transcendant qui lui permet du même coup de tolérer les désordres de l'immanence (perçus comme heureusement temporaires), l'opération terroriste prend le chemin inverse, en ce qu'elle consiste à intervenir violemment *au-dehors* de l'homme lui-même en vue de plier sans délai l'ici-bas à ses attentes les plus mégalomanes, le but étant de substituer un ordre radieux à la cacophonie intolérable du présent. Notons au passage que le choix des cibles du terrorisme, qu'il soit d'orientation maoïste, djihadiste ou felquiste, se trouve toujours déterminé par ce qui dans la réalité honnie personnifie *la* cause du chaos (le capitalisme, l'Occident, le fédéralisme canadien), un peu à la façon de Zeus qui avait su repérer en Cronos la source fâcheuse de la disharmonie cosmique.

À propos du dispositif religieux, que plusieurs d'entre nous n'hésiteraient pas à situer au comble de la crédulité puérile, il est intéressant de constater qu'il pourrait être porteur dans ses fondements d'un scepticisme qui s'ignore, comme si les religions n'étaient que des ruses symboliques sécrétées par l'esprit humain et dont le but inconscient serait de lui permettre de désinvestir le monde des exigences qu'il eût de toute façon été condamné à voir déçues ou dénaturées. En tant qu'il propose un réaménagement intérieur des désirs et non un remaniement extérieur du monde, le dispositif religieux abandonne pour ainsi dire le monde à sa part de tragédie cruelle, comme si la production même des illusions religieuses prenait paradoxalement racine dans une conscience lucide, et si j'ose dire désenchantée, dont la sagesse implicite consisterait à consentir au décalage irréductible qui persistera toujours entre l'illimitation des désirs humains et l'espoir ô combien limité de leur traduction effective dans le réel. La découverte de ce scepticisme, caché derrière ce qui passe habituellement pour de l'angélisme, m'incline à penser que plus on réorganise le monde par le langage, c'est-à-dire que plus on compense son imperfection par le génie mystificateur des mots, moins on sera susceptible de se laisser prendre au jeu de quelques gesticulations meurtrières ; moins on sera susceptible de vouloir faire descendre follement ici-bas un ordre sans fissure dont l'impossibilité nécessitait justement

qu'on le laisse en haut, ou tout au moins quelque part dans les paradis artificiels de notre imaginaire.

Mais alors, pourrait objecter à bon droit le lecteur, comment expliquer que des hommes placent néanmoins leurs actions violentes sous la tutelle d'un discours ultrareligieux ? Je répondrais qu'il faut juger ces hommes à leurs actes, et non aux balivernes interchangeables qu'ils professent pour les justifier. Le terroriste islamiste a beau croire sincèrement qu'il agit au nom du prophète, il n'en témoigne pas moins par ses gestes que la Justice de Dieu, pourtant créée en vue de remédier aux iniquités des hommes, ne parvient résolument plus à réchauffer son cœur. Chez lui, en effet, force est de constater que la figure de Dieu ne remplit plus sa fonction curative, et que les références théologiques compulsives qu'il invoque relèvent plus du tic verbal que de la conviction bien sentie. Car pour qu'un homme puisse ainsi retourner le dispositif religieux contre le monde, il faut assurément que l'élastique ténu qui le retenait à l'ordre divin se soit rompu, que les œillères qui atténuaient sa perception du désordre se soient flétries et, surtout, que les crans d'arrêt précaires qui le protégeaient contre la remontée brutale du chaos se soient détraqués. Or, une fois franchi ce seuil, c'est-à-dire une fois la bête sauvage du chaos libérée, la seule certitude véritable du terroriste tient sans doute moins à la garantie qu'il a d'accéder au ciel et aux vierges qu'on lui promet qu'à l'assurance profonde de ne plus pouvoir supporter un instant l'indicible désordre qu'il perçoit. Il s'ensuit que son passage à l'acte meurtrier, qui se présente pourtant à nous comme le paroxysme de la souillure et de la saleté, procède bien plutôt d'un désir monomaniaque de ménage et de propreté.

À la lumière de ce que j'ai avancé jusqu'ici, on comprend mieux pourquoi il serait trompeur de prétendre que c'est la religion qui active chez le terroriste islamiste le besoin d'ordre dont ses actions témoignent avec éclat. Cela reviendrait à imputer à la religion le besoin psychocosmique fondamental auquel, on l'a vu, celle-ci ne fait qu'apporter sa trousse de maquillage imparfaite. Cela reviendrait aussi, pour reprendre la formule de Beckett, à confondre « la chaussure avec le pied », c'est-à-dire à mélanger le moyen transitoire dont on use avec le besoin impérissable qu'il cherche à combler. Puisque la religion est toujours postérieure au besoin d'ordre qui la réclame, il faut se garder de surinterpréter l'extrême dureté des dogmes que le terroriste affirme avoir tirés de la religion ; cette dureté ne fait qu'indiquer l'*intensité* du besoin d'ordre qui le torturait *au préalable*. Et si, malgré ces dogmes, il succombe néanmoins à l'appel de la violence, alors c'est le signe que c'est dans l'action désemparée, et non dans l'attente eschatologique, qu'il aura finalement trouvé la chaussure *la mieux adaptée* aux dimensions de son désarroi. C'est dire qu'entre la chaussure de la violence et celle de la religion, son besoin d'ordre aura trouvé dans la première à la fois plus de satisfaction et de réconfort.

L'homme serait ainsi ce petit tas de cellules anxieux, dont l'histoire entière se résume à une succession de tentatives plus ou moins fructueuses visant à convertir son impression de désordre en des simulacres d'ordre sensé.

Tout cela m'amène à penser que les terroristes sont des hommes souffreteux et malingres chez qui, pour mille raisons biographiques plus ou moins occultes, la sensibilité au désordre a connu une croissance aussi excessive qu'inusitée, un peu comme chez ces enfants dont les jambes poussent trop vite et qui conservent plus tard les stigmates de leur précocité. Le terroriste n'a pas les bons mots pour le dire, il ne dispose certes pas des ressources pour rediriger ailleurs l'acuité qui l'afflige, mais *il voit quelque chose* que nous avons quant à nous heureusement appris à n'entrevoir que confusément. Or *cela*, le terroriste le voit en permanence. Par son sens hypertrophié du désordre, oserais-je dire, c'est comme s'il avait constamment accès au tohu-bohu vertigineux des origines, comme si son être entier s'était transformé en poste d'observation privilégié du chaos primordial, celui-là même dont les Grecs avaient jadis pressenti l'existence derrière les cosmos fragiles – politiques, religieux, artistiques – que les hommes s'obstinent tant bien que mal à lui superposer.

Certes, il ne s'agit pas d'affirmer que les désordres de l'âme qui affectent le terroriste (ressentiment, amour-propre blessé, sentiments d'humiliation, de persécution et de déshonneur, dont l'homme du sous-sol de Dostoïevski offre certainement un portrait inégalé) ne sont pas dans une certaine mesure la traduction psychique des désordres du monde (Palestine, Afghanistan, Irak, etc.). Après tout, que le monde arabo-musulman ait été particulièrement secoué ces dernières décennies, et que cette instabilité ait été liée aux interventions occidentales, personne ne saurait raisonnablement le contester. Mais je dis plus. Je dis que le terroriste est pourvu dans sa singularité d'un niveau de perception supplémentaire, que l'on pourrait assimiler à une espèce de don de voyance *précosmique*, don ingrat s'il en est qui arrache constamment le réel à ses

doubles et qui, du coup, combiné aux désordres de l'âme, ne peut que rendre encore plus volcanique la perception sans fard des désordres du monde.

S'il faut postuler une telle disposition chez le terroriste, c'est tout simplement parce qu'aucune explication strictement prosaïque ne paraît à même de rendre compte du fait que le terroriste devient terroriste tandis que la quasi-totalité des humiliés de la terre acceptent leur sort sans protester. Or mon hypothèse est qu'ils ne perçoivent pas tous exactement *le même désordre*. Il faut en effet admettre que, par-delà les désordres géopolitiques ou les asymétries économiques qui divisent le monde, le terroriste est, *en plus*, foudroyé par un désordre de plus grande envergure, un désordre plus profond, plus souterrain, et visiblement trop massif pour être exprimé autrement que par des ratiocinations inadaptées. Or le désordre que j'évoque ici, celui qui dans le cœur d'un homme peut sans doute, poussé trop loin, banaliser toutes les déflagrations, est un désordre qui surplombe la contingence de ses différents visages historiques et transcende le clivage entre ennemis et alliés qui peut momentanément lui servir d'exutoire désespéré ; il a trait à une expérience anthropologique primitive de l'étrangeté du réel et de son insignifiance, ou, pour le dire peut-être mieux, il a trait à l'intuition d'un désordre ontologique, c'est-à-dire au sentiment que l'être même du monde demeure en son fond radicalement insensible aux tourments des hommes, aussi indifférent à leurs naissances qu'à leurs trépas, à leurs rêves qu'à leurs soupirs.

Il est difficile de nous représenter un tête-à-tête aussi soutenu avec le désordre autrement que d'une manière éthérée. Je me dis parfois que seuls ceux qui se sont défenestrés ou jetés devant un métro ont pu vraiment s'en approcher, à la seconde même qui précédait l'élan nerveux de leur suicide. Face à la perception aiguë du chaos, certains hommes semblent se trouver malgré eux envahis par une réaction de type auto-immune, comme si un ressort en eux s'attelait à orchestrer leur retour libérateur vers l'inorganique. Au niveau conscient, il y a certes du langage, des croyances, des motifs, mais ce ne sont alors que des épiphénomènes contextuels téléguidés par un puissant désir d'en finir. Enfin, tout cela demeure très spéculatif, mais je me surprends à songer que la seule différence véritable entre le suicidé et le terroriste tient peut-être en ce que l'envie de mort est si violente chez le second qu'elle va jusqu'à requérir *plusieurs corps* pour se déverser.

•

Je survole rapidement mon essai, et je me dis que mes analyses sont sans doute elles-mêmes fort trompeuses. N'y a-t-il pas, après tout, mille façons pour l'homme de se laisser piéger par son besoin d'ordre ? Nul besoin d'aller à l'église ou de courir commettre un attentat. On peut aussi, plus trivialement, *écrire un essai*. Qu'ai-je fait sinon me donner l'illusion, au fil de ces quelques pages, de saisir quelque chose au phénomène de la terreur ? Mon cerveau n'a-t-il été, à son tour, que le simple relais d'une ancestrale pulsion d'ordonnancement, visant à transformer le chaos incompréhensible du réel en un petit cosmos autoportant, en un système autarcique de signifiants cohérents ? Le moins que je puisse faire, à ce stade, est soit de tout raturer, soit d'inviter le lecteur à se méfier résolument de tout ce que je viens d'écrire. Si vous lisez ces lignes, c'est que je me serai finalement résigné à la seconde option. ■

www.librairie-alire.com
450-679-8211
LIBRAIRIE alire
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE
Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, Qc